Zeitschrift: Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande
Band: 40 (1902)
Heft: 41

Artikel: Types du dehors
Autor: X.
DOI: https://doi.org/10.5169/seals-199595

Nutzungsbedingungen
Die ETH-Bibliothek ist die Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften auf E-Periodica. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Zeitschriften und ist nicht verantwortlich für deren Inhalte. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern beziehungsweise den externen Rechteinhabern. Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen sowie auf Social Media-Kanälen oder Webseiten ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Mehr erfahren

Conditions d'utilisation
L'ETH Library est le fournisseur des revues numérisées. Elle ne détient aucun droit d'auteur sur les revues et n'est pas responsable de leur contenu. En règle générale, les droits sont détenus par les éditeurs ou les détenteurs de droits externes. La reproduction d'images dans des publications imprimées ou en ligne ainsi que sur des canaux de médias sociaux ou des sites web n'est autorisée qu'avec l'accord préalable des détenteurs des droits. En savoir plus

Terms of use
The ETH Library is the provider of the digitised journals. It does not own any copyrights to the journals and is not responsible for their content. The rights usually lie with the publishers or the external rights holders. Publishing images in print and online publications, as well as on social media channels or websites, is only permitted with the prior consent of the rights holders. Find out more

Download PDF: 04.12.2025

ETH-Bibliothek Zürich, E-Periodica, https://www.e-periodica.ch

40me ANNÉE. N° 41. FONDÉ PAR LOUIS MONNET ET H. RENOU Samedi 11 octobre 1902.

CONTEUR VAUDOIS

PARAISSANT TOUS LES SAMEDIS

Pour les annonces, s'adresser exclusivement à
L'AGENCE DE PUBLICITÉ HAASENSTEIN & VOGLER
Grand-Chêne, 11, Lausanne.
Montreux, Genève, Neuchâtel, Chaux-de-Fonds, Fribourg, St-Imier, Delémont, Bienne, Bâle, Berne, Zurich, St-Gall, Lucerne, Lugano, Coire, etc.

Rédaction et abonnements :
BUREAU DU « CONTEUR VAUDOIS, » LAUSANNE
SUISSE : Un an, fr. 4,50 ; six mois, fr. 2,50.
ÉTRANGER : Un an, fr. 7,20.
Les abonnements datent des 1er janvier, 1er avril, 1er juillet et 1er octobre.
S'adresser au Bureau du journal ou aux Bureaux des Postes.

PRIX DES ANNONCES
Canton : 15 cent. — **Suisse :** 20 cent.
Etranger : 25 cent. — **Réclames :** 50 cent.
la ligne ou son espace.
Les annonces sont reçues jusqu'au jeudi à midi.

Un coup de sonnette.

Dans les rues, à la maison, au café, depuis quelques jours, nombre de personnes discutent avec chaleur de graves, très graves questions. D'entre ces personnes, la plupart ne s'étaient sans doute jamais préoccupées de ces importants problèmes, qui pourtant sont l'essence même de notre vie.

Pourquoi ce changement subit ?

Quelqu'un est venu, que l'on n'attendait pas, qui a brusquement mis ces questions sur le tapis.

Trois soirs durant, Sébastien Faure — un anarchiste, dit-on — a développé les idées révolutionnaires et anti-religieuses dont il s'est fait l'apôtre éloquent et qui lui assurent, à chaque séance, une salle comble.

Dans toutes les villes où Faure a exposé ses idées, des contradicteurs se sont levés, qui ont répondu avec plus ou moins de succès à ses arguments.

Qui a tort ? Qui a raison ?

Bien des gens, aujourd'hui, ne nient-ils peut-être pas les principes du christianisme, tout simplement parce que ces principes les gênent dans la complète satisfaction de leurs passions, de leurs intérêts, de leurs petites faiblesses ? N'en est-il pas aussi, qui, par la seule négation des idées religieuses, croient sincèrement se décerner un brevet d'intelligence supérieure ? A d'autres, enfin, ne suffit-il pas, pour contester la doctrine chrétienne, de n'en pouvoir, dès maintenant, percer à jour tous les mystères ? Que tous ces sentiments caractérisent bien la vanité humaine !

D'un autre côté, parmi ceux qui se proclament les défenseurs de la religion, combien en est-il dont la conviction ne va pas au delà des pratiques extérieures du culte et qui n'obéissent à ces pratiques que comme à une simple habitude. Les petits dérangements que leur peut causer l'accomplissement de ces devoirs de surface sont compensés par la satisfaction facile qu'y trouve leur conscience, peu exigeante.

Ce n'est pas de ces défenseurs-là que le christianisme peut attendre son salut.

Il ne saurait davantage l'attendre de ces personnes qui, de bonne foi peut-être, dépensent toute leur piété chrétienne en de puériles pratiques et dont le zèle importun et maladroit compromet les louables intentions.

Vaut-il la peine de citer les gens, toujours trop nombreux, qui, sous les dehors de la sainteté, dissimulent le plus souvent les pires malices — pour ne pas dire davantage — et qui ne voient dans la religion qu'un moyen de servir mieux leurs intérêts terrestres ? Les séduisantes perspectives de la vie future, dont ils parlent à tout propos, n'ont encore pu les désintéresser des biens de ce monde ; il leur faut le beurre et l'argent du beurre. Ces gens-là ne méritent pas voix au débat.

Les hommes de foi sincère, surtout éclairée et large, se font rares, ou tout au moins ils ne se manifestent point assez. Le souci de leur tranquillité ne saurait cependant les excuser de se tenir à l'écart de la tribune où se discutent, toujours plus pressantes, les légitimes aspirations de l'humanité.

Le savant, qui proclame un beau jour quelque importante découverte, ne le fait qu'après de patientes recherches, qu'après de consciencieux travaux, où sa persévérance et sa volonté ont été maintes fois mises à l'épreuve. En est-il beaucoup, de ceux qui prédisent le triomphe ou la débâcle du christianisme, qui aient fait de celui-ci une expérience suffisante et surtout assez sincère, pour qu'il leur soit permis de se prononcer avec tant d'assurance et d'anathémiser ceux qui ne pensent pas comme eux. C'est par cette expérience, semble-t-il, qu'il faudrait commencer.

Pourquoi donc chaque homme ne mettrait-il pas, à la poursuite de la justice et de la vérité, seules capables de réaliser un jour le bonheur de tous, autant d'ardeur qu'il en met à rechercher la satisfaction de ses intérêts matériels et immédiats ?

C'est là le véritable devoir des hommes ; trop nombreux sont encore ceux qui l'oublient.

Aussi, tout en faisant nos réserves quant aux idées émises par Sébastien Faure, sans préjuger en rien le résultat de la campagne qu'il a entreprise et sans en exagérer la portée, peut-on du moins lui savoir gré de son coup de sonnette, qui vient de réveiller, pour un moment, les consciences endormies et qui a retenti jusque dans le modeste logis du *Conteur*, où ne fréquentent guère ces graves questions.

J. M.

Ils étaient de Cully !...

A l'audience du bailli de Lausanne se présentaient, peu d'années après l'exécution du major Davel, deux citoyens de Lavaux, pour soumettre au jugement du bailli un différend existant entre eux.

Comme le voulait la coutume, ils devaient d'abord être entendus séparément.

Au premier qui se présenta, le bailli, après avoir entendu quelques explications, adressa brusquement cette question : « D'où êtes-fous ? »

— De Cully, monsieur le bailli, répondit le vigneron.

— Ah ! fous-êtes de Couilly ! Eh bien fous serez gondamné !

Le second fut gracieusement reçu par le bailli, qui lui dit : « Il est très pon votre gause, il est très pon ! »

Puis, tout à coup, il lui demanda : « D'où êtes-fous, mon ami ? »

— De Cully, monsieur le bailli.

— Ah ! donderwerth ! fous êtes aussi de Couilly. Eh bien ! vous serez tous les deux gontamnés ! !

Zw.

Types du dehors.

Pour qui tient à faire des études de types du dehors, le chemin de fer des Rochers de Naye est un excellent champ d'observation. Les trains du J.-S., les gares de Montreux, de Vevey, de Lausanne, les hôtels fréquentés par les étrangers sont, sans doute, précieux à ce point de vue-là, eux aussi ; mais ils n'ont pas l'avantage d'offrir à l'observateur des sujets qui, durant une heure au moins, ne peuvent lui échapper et que ne noie pas la foule des voyageurs indigènes. Sur le Glion-Naye, il y a des jours où le Suisse est absolument isolé, perdu, au milieu des Allemands, des Français, des Anglais, des Américains, des Italiens et des Russes.

Un de ces jours-là, entre Caux et Naye, nous fûmes le prisonnier d'une famille de Berlinois qui avaient envahi tout le compartiment. Le coupé derrière nous était occupé par des sujets d'Edouard VII, dames et messieurs âgés, raides et muets. Des Français jeunes et vieux et une dame aux formes rebondissantes et aux yeux de braise, qui pouvait être une Espagnole, remplissaient le compartiment de devant. Plus loin, en avant et en arrière, même mélange de races.

La famille de Berlin se composait d'une dame dans la cinquantaine, de quatre jeunes personnes, ses filles, et d'un couple apparemment en tournée de noces. Comme une malencontreuse brume cachait le paysage, ces gens se désolaient tout en dévorant des sandwiches, auxquelles succédèrent du chocolat et du raisin. Ils avaient un appétit qui faisait plaisir à voir. Entre deux bouchées, les jeunes filles et le couple feuilletaient des Bædecker et étudiaient des cartes. La topographie de la région ne semblait avoir aucun mystère pour eux. La jeune mariée était aussi ferrée sur les cotes des altitudes que le bureau de l'état-major.

Elle se réjouissait à l'idée d'arriver au sommet de Naye : ce serait la première fois qu'elle se trouverait à plus de 2000 mètres au-dessus de la mer.

Du côté des Français on plaisantait agréablement sur le temps :

— Il faut avoir un stoïcisme de Spartiate, disait l'un, pour se promener...

— ... dans un brouet semblable ! achevait un autre.

— Ce n'est pas du brouillard, en effet, c'est du gruau.

— On en mangerait !

— Mais on risquerait d'y laisser ses dents.

— Ne vous y fiez pas ! disait un cinquième, c'est un nuage truqué, propriété de la compagnie. Elle en enveloppe ses trains pour rendre plus complète la surprise du panorama, à la cime. Là-haut, un employé tire une ficelle et, crac ! le voile tombe, laissant apparaître aux yeux éblouis des nobles voyageurs une mer de pics aux neiges éternelles.

Dans le compartiment des Anglais, c'étaient toujours la même impassibilité et le même silence de mort.

Cependant le train grimpait la rampe qui conduit au tunnel de Jaman. Bientôt il s'engagea dans le souterrain. Quand il en ressortit, des cris de joie et d'étonnement partirent de toutes les bouches. Le brouillard s'était dissipé subitement et un radieux soleil inondait

de lumière toute la montagne. A deux pas, se dressait la haute et sévère paroi de Naye; la combe du lac de Jaman se creusait sous les pieds des voyageurs; à gauche, on apercevait entre la dent de Hautodon et les pentes roides des Verreaux, la Sarine zigzaguant dans la Gruyère. C'était un magique coup de théâtre. Les Allemands, mère et fille, et les mariés traduisaient leur admiration par des superlatifs à n'en pas finir. Sans avoir quitté leurs places, les Anglais ouvraient de grands yeux. L'un d'eux dit: *Beautiful!* les autres répondirent *yes* et ne desserrèrent plus les lèvres. Quant aux Français et à la replète dame du Midi, ils s'agitaient sur leurs sièges en débitant des flots de paroles. Ayant appris que le sommet des Rochers de Naye était encore plus haut, ils affirmèrent que le portier de la compagnie s'était trompé et qu'il recevrait un fier galop du directeur pour avoir levé le rideau trop tôt. Et c'étaient de grands éclats de rire qui faisaient se retourner les autres voyageurs, sauf les Anglais.

Au sommet, après cette petite promenade de cinq minutes, à pied, qui vous dégourdit si bien et vous fait croire qu'on a conquis les Rochers de Naye à la force des jarrets, ce furent de nouvelles exclamations dont nous faisons grâce au lecteur. Chez les insulaires de la Grande-Bretagne, elles demeurèrent cependant les mêmes: un *beautiful* accompagné de quelques *yes*.

Les jeunes mariés, jetant alternativement les yeux sur une carte et sur les chaînes de montagne qui barrent l'horizon à l'est et au midi, faisaient le dénombrement des cimes. qu'ils appelaient toutes par leur nom.

— Si vous voulez voir le Mont-Blanc, voici! disait un des Français en montrant à ses compagnons le massif des Dents-du-Midi.

Ce n'est pas la première fois que les sept pointes de ce beau chaînon passent pour être les redoutables aiguilles du Mont-Blanc. Elles se découpent si fièrement sur le ciel, qu'il ne faut pas trop se moquer de ceux qui leur donnent mille ou quinze mètres de plus qu'elles n'en ont.

Mais les mariés qui ne vivaient que de noms de géographie, toute la famille berlinoise qui avait étudié la position exacte de la Cime de l'Est, de la Dent Jaune et de la Haute-Cime, riaient sous cape en jetant des regards de pitié à ces ignares de Français, tandis que la Grande-Bretagne, plus roide que jamais, retombait dans le mutisme le plus complet.

X.

Un dur à cuire.

Si nos ministres sont parfois un peu... longuets dans leurs sermons, s'ils se mêlent, dit-on, un peu trop peut-être des choses temporelles, il faut avouer, d'autre part, que les paroissiens sont souvent aussi peu reconnaissants envers leurs conducteurs spirituels.

Oyez plutôt le bref entretien suivant, que nous certifions authentique, comme, au reste, tout ce que nous donnons à l'aimable *Conteur*.

Le pasteur. — Hé, bonjour, père Siméon! Comment allez-vous? Vous voilà content cette année; les récoltes sont superbes.

Le père Siméon (*d'un air bourru*). — Y a point de pruneaux...

Le pasteur (*calme et doux*). — Oui, mais, en revanche, les vignes sont belles et il y aura beaucoup de vin.

Le père Siméon (*très excité, l'interrompant*). — Y en a trop. Le vieux n'est pas mort et puis, d'ailleurs, quand y a de la bourtiâ par les vignes, c'est pas les ministres qui vont l'arracher!

Djan-Daniet.

Pugnet.

(croquis)

C'est dimanche et Pugnet passera!

Efflanqué, sale et la barbe en broussailles, le pantalon effrangé et la blouse tachée, le chapeau sur l'oreille et les mains dans les poches, Pugnet s'en va, chaque dimanche, visiter les villages.

Il tient trois ou quatre bourgs. Il y fait des visites, car Pugnet est poli.

Il visite le syndic, les municipaux et le juge de paix, sans oublier les auberges.

Il s'en va ainsi chez tous pour demander quelque aumône que son bon cœur portera à tante Rose, la cabaretière. Les autres jours, il se reposera de ses fatigues goûtant les délices de sa paillasse.

* * *

C'est dimanche et Pugnet va passer.

Les gamins qui le suivent ou le huent au passage, annoncent son arrivée. Personne ne le craint. Pugnet n'est pas méchant: il est bon diable. Il boit trop, peut-être, mais il est populaire; il sait imiter les fanfares. Il tord la bouche, gonfle les joues et entonne quelque air gaillard. Une sérénade est ainsi la récompense des sous que la pitié octroie. Mais si, par malheur, votre mauvaise humeur lui refuse une obole, il s'en va, grommelant, sans rien vous accorder. Pourtant vous insistez; Pugnet, bon cœur et sans rancune, après s'être fait tirer l'oreille, vous gratifiera de quelques accords. Oh! c'est très court. Pugnet est diplomate; il sait affriander.

* * *

Aujourd'hui, il est entré tout de go dans la grande cuisine carrelée, où brillent sur les tablettes les casseroles de cuivre et les bidons d'étain., où se pavanent dans le vaisselier les assiettes à fleurs. Titubant, il est entré et, sans rien dire, il m'a regardé. Nous sommes restés tous deux quelques instants silencieux. Il tremblotait; j'eus pitié de lui:

— Hé bien, comment vous portez-vous, père Pugnet?

Lui, de sa voix éraillée:

— Ça va toujours la santé. Est-ce que tu veux rien me donner aujourd'hui?

— Je n'ai pas de monnaie, père Pugnet.

— Tu as pas de monnaie. Ça fait rien, donne toujours.

Et comme je refusais:

— Hé bien, donne-moi un petit verre.

— Non, pas de petit verre.

La servante le chicana. Il lui dit d'une voix bourrue:

— Je te demande rien.

— Je ne voudrais pas t'avoir pour mari.

— Si j'avais une femme aussi méchante que toi, je me divorcerais après trois jours. Et se tournant vers moi, mélancolique:

— Donne-moi un petit verre?

Je fis apporter du cidre.

— J'en boirai qu'un seul verre, si tu veux?

Il le porta en tremblotant à sa bouche et but d'une lampée.

Et frappant sur la table:

— Encore un!

La servante lui en versa un second, puis un troisième.

— Maintenant, j'en ai assez.

Il me regarda et me dit:

— Tu veux rien me donner. C'est vrai?

Et comme je hochais la tête:

— Hé bien, je m'en vas; tu auras pas de fanfare!

Cependant sa générosité me valut quelques accords dans le corridor.

Dehors, il a entonné une marche guerrière; les bonnes gens se sont mis à la fenêtre ou sur le seuil des portes pour le voir passer et je l'ai regardé tristement s'en aller de son pas d'ivrogne, les mains dans les poches.

* * *

Maintenant Pugnet est assis à l'auberge. Tante Rose le sert; il boit son argent; il boit la goutte. Il crie, il chante, il dispute; son poing frappe la table, il boit encore, il finit de s'enivrer.

Et quand il se fait tard, à l'heure que les oiseaux ne chantent plus dans les sillons, que les fermes sommeillent et que les chemins sont déserts, Pugnet regagne, dans la nuit épandue sur la campagne, la grand'route coutumière.

Souvent, lorsque les coqs saluent le matin de leur voix claironnante, Pugnet dort au pied d'un arbre, tandis que, moqueur, le merle siffle....

* * *

Pauvre Pugnet, pauvre homme ou plutôt pauvre brute; amusement, risée des enfants; toi que saluent les abois des chiens, toi qui passes ta vie sur les chemins ou sur le banc crasseux du cabaret, toi qui ne vois le bonheur luire qu'au fond de ton verre, pauvre Pugnet, je te plains.

Chemineau; ivrogne, tu es pourtant utile.

Tu es un portrait des méfaits de l'alcoolisme, un exemple de dégénérescence.

Pauvre Pugnet!

Henri Thuillard.

Cé qu'appreind à nadzi.

Y'a on part dè senannès, vo z'è contâ l'histoire d'on gaillâ qu'avâi manquâ dè sè néyi ein sè bâgneint dein la Mounaira, mâ qu'avâi pu sè raveintâ tot solet, quand bin ne savâi pas nadzi; vo vo rassoveni bin?

Vouaiquie z'ein iena d'on coo, qu'avâi assebin 'na dâra dâo dianstre d'allâ sè bâgni, mâ l'histoire dè l'autro dzo lâi a petétrè bailli la fouaira et coumeint n'avâi pas l'idée dè sè vaire néyi, coumeint l'autro, et qu'avoué cein l'avâi onco poaire dè l'édhie, noutron lulu volliâvè tot parai sè précauchenâ d'avance po tsouyi on malheu.

Noutron régent no desâi on dzo que totès lè bîtès que y'a su la terra saviont nadzi, dza ein vegneint âo mondo, hormi lè z'hommo, lè fennès et lè sindzo. Ora, porquiet cein? me derèvo. Est-te petétrè paceque lè sindzo resseimblliont à la chrétieintâ, âobin paceque, dein la chrétieintâ, y'ein a on moué que resseimblliiont à clliâo bîtès! Diabllio lo mot y'ein sé! Adé est-te que se on hommo a lo guignon dè tsezi dein lo lé, le va âo fond et l'est bo et bin fottu se ne sâ pas nadzi coumeint on pesson, tandi que se vo tsampâ dein lo lé on tsin, on caïon, on petit tsat, clliâo bîtès sè boutont tot lo drai à nadzi po reveni contre lo boo, quand bin l'est lo premi iadzo que barbottont dinse.

Lo gaillâ que vo z'è de êtâi volet proutso dè Lozena et volliâvè don cottè que cottè allâ se bâgni âo lé; mâ ne sè tsaillessâi pas dè lâi allâ dévant dè savâi nadzi coumeint 'na renaille et cein êtâi prâo molézi à férè, kâ, coumeint volliâi-vo appreindre à nadzi sein sè tsampâ dein l'édhie? N'y ma fai diéro moïan.

Tot parai noutron coo avâi ruminâ se n'afférè âo tot fin, kâ on dzo que lo maître êtâi pè la grandze, l'oût fourgattâ et rebenâ pè la remise ïo l'aviont reduit pè lo fond dè la bronda que l'aviont boutâ ein fascets et l'ouïessâi què cllia bronda rémouâvè decé delé coumeint s'on avâi volliu la teri avau.

Lo maître, tot époairi, va vaire et que trâovè-te: son volet qu'êtâi êtâir à plliat veintro su clliâo fascets dè bronda et que navattâvè tant que poivè avoué lè pi et lè mans, coumeint on bot!